

La cabane*

Federigo Tozzi

Traduit de l'italien par Willy Burguet et Pietro Benzoni

Alberto Dallati, qui n'était pourtant plus un gamin, n'avait pas envie de travailler. Il se levait tard et s'asseyait au soleil, appuyé au mur; il fumait ses cigarettes et lançait des cailloux sur le chat qui traversait le terrain. On avait construit la maison sur une déclivité de telle sorte que la rangée des cinq volets à claire-voie se rapprochait progressivement du sol; et, à la porte, du côté de la rue, une pierre plate scellée dans le mur servait de marche.

À quinze ans, il ne cessait de maigrir et de mincir; les yeux clairs et de courts cils brillants; la bouche et les doigts d'une petite fille; et les cheveux comme le pelage d'un rat noir. Une maladie de poitrine l'avait fragilisé; assis au soleil, il s'amusait à marteler le sol avec la pointe de son bâton, en ruminant quelques méchancetés; et il lui arrivait d'en sourire en imaginant que quelqu'un pourrait s'en apercevoir. Au moment du raisin, alors que son père aussi était propriétaire d'un domaine, il allait marauder dans les vignobles des autres; et il choisissait les plus belles grappes. Alors qu'il faisait ce qu'il voulait de toute sa journée, il persistait chez lui une forte envie de se réjouir, il lui venait l'une ou l'autre idée extravagante qu'il n'arrivait pas à contrôler. Et il adoptait alors des réflexes de chat; qui griffe quand on ne s'y attend pas. Il importunait des inconnus de derrière les persiennes, et on ne savait le faire obéir en aucune façon; surtout lorsqu'il y avait des grenouilles dans la source voisine; pour apprendre à les massacrer quand elles y plongeaient. En hiver, par contre il se réfugiait au coin du feu et semblait tout disposé à faire ce que sa famille lui demandait. Mais, peu à peu, il recommençait:

* Titre original: *La capanna*. Date de rédaction probable: 1919. Publiée pour la première fois dans «Il mondo» du 28.12.1919, cette nouvelle a été ensuite incluse dans le recueil posthume F. TOZZI, *L'amore*, Milano, Vitagliano, 1920. Cf. F. TOZZI, *Le novelle*, a cura di Glauco TOZZI, con un saggio di L. BALDACCI e note di M. MARCHI, Milano, Rizzoli, 2008, vol. II, pp. 695-701 et p. 917.

— Je ne peux pas supporter vos sermons! Si vous me laissez faire, je vous contenterai peut-être; et si ce n'est pas le cas, j'ai l'intention de ne plus vous connaître.

Spartaco, en père déterminé, se mettait en colère, mais ne lui disait quasi jamais rien. Par contre, il maltraitait sa femme. Alors, Alberto, qui l'avait entendu dans son coin, le blâmait, et se frappait les mains sur la poitrine:

— Elle n'est pas coupable. C'est à moi que tu dois dire ce que tu veux.

Mais le père, après l'avoir regardé, émettait une espèce de grognement; et, maudissant les femmes et la famille, s'en allait au champ fumer sa pipe. Alberto ajoutait:

— C'est un imbécile, même si moi, je suis son fils. Et toi, pourquoi ne ripostes-tu pas au lieu de te mettre à pleurer?

Raffaella, épouvantée, le suppliait alors d'être gentil et de changer d'attitude. Elle y avait presque perdu la santé; son visage et toute sa personne exprimaient la douleur. Spartaco, surnommé Rampino parce qu'il était plutôt petit et qu'il semblait planter ses griffes en marchant, regardait sa pipe en parlant et y fourrait sans arrêt les doigts; et il croyait agir au mieux avec sa femme en l'habituant à faire preuve de force. Et quand Alberto déclarait qu'il n'avait plus besoin de leçons, et que le mieux pour lui était d'en faire désormais à son aise, elle lui répondait:

— Pourquoi n'es-tu pas bon, toi au moins?

C'est que, d'après elle, tout le monde devait être bon. Et même quand elle parlait de ses canaris, qu'Alberto et Spartaco voulaient faire disparaître en jetant la cage sur le fumier, elle disait:

— Ils sont si bons!

Son mari l'assourdissait de ses cris; comme quand il matait ses chevaux en les faisant courir autour du terrain; pendant qu'Alberto, au centre, tenait fermement la corde attachée à leur cou. Et c'était le seul travail qui ne rebutait pas le garçon.

Après la séance, il se couvrait d'un mouchoir pour la transpiration; et allait rapidement s'asseoir en plein soleil. Il se sentait déjà adulte et pensait à toutes les choses qu'il désirait pour lui seul. C'est pourquoi il voulait être plus indépendant et se libérer de son père et de sa mère. Parfois il disait aux paysans:

— Moi, je ne sais pas ce qu'ils attendent de moi.

Il se sentait pourtant aussi seul; et une grande tristesse le terrassait. Le domaine et la maison représentaient peu de chose pour lui. Il savait que, enfant, il s'était trainé des mains et des pieds dans ces six chambres; certains murs portaient encore la trace de ses ongles. Il se sentait encore trop proche de l'enfance; et la voix de ses parents résonnait inchangée à ses oreilles.

Un nouvel automne était déjà là, sans qu'il n'eût rien fait. Il s'était relativement amusé à assister aux vendanges; il avait aidé un peu tout le monde, même pour des brouilles. Il n'y avait guère de soleil à la porte de la maison, et l'on sentait dans l'air arriver les premiers froids.

Après avoir arpenté toute la journée de haut en bas le milieu de la rue, il entra un soir dans l'étable, les mains dans les poches, et entreprit de regarder les deux chevaux qui mâchonnaient leur avoine. Il empoigna le fouet et commença à les frapper. Les deux chevaux se mirent à ruer et tentèrent de rompre leur laisse. Raffaella, qui d'en haut avait entendu tout ce bruit, descendit; et vit ce qu'il en était. Elle essaya immédiatement de lui prendre le fouet des mains; mais Alberto, par dépit, n'en frappa que plus fort. Alors elle alla trouver son mari; lequel, furieux, la gifla parce qu'elle n'avait pas été capable de calmer elle-même son fils; et il courut à l'étable. Sans qu'Alberto ne s'en aperçoive, il saisit un morceau de bois; et l'en frappa derrière la tête. Le garçon s'écroula sur le sol; son sang colora un tas de paille derrière la porte. Spartaco posa la pièce de bois et resta muet en regardant tout ce sang; pendant que les chevaux respiraient bruyamment et continuaient à s'agiter.

Après deux jours de fièvre et le risque d'une commotion cérébrale, Alberto redescendit sur le terrain. Il avait la tête bandée; mais il se tenait comme quand il portait les gants de sa première communion. Il ne parlait pas à son père; lequel s'était repenti de lui avoir fait aussi mal. Il commença même à dire à tout le monde qu'il voulait se venger. Regardant la lumière, il sentait que sa jeunesse s'élargissait; et que sa maison n'existait quasi plus.

Alors, pour se venger, il commença à dénigrer son père auprès des familiers. Et quand il apprit qu'on allait vendre une jument, il se rendit chez l'acheteur pour lui dire qu'elle était ombrageuse, vicieuse et qu'elle ruait.

En agissant de la sorte, il se sentait plus en conformité avec la vie; il croyait ne plus être le gentil garçon qui se laisse toujours berner et ne s'en rend

pas compte. Il lui semblait connaître les autres et savoir comment se maîtriser. Il n'était plus le naïf qui avait tout respecté sans jamais rien se permettre. Il avait trouvé la manière de s'affirmer, sans attendre que passent les années. Il se félicitait de sa malice et de son absence de scrupules. Bien plus, il serait dorénavant le plus méchant. Méchant! Toujours méchant! Il avait l'impression que ses yeux rayonnaient et qu'il avait éliminé tous les obstacles. Il se croyait devenu fort et voulait récupérer le temps perdu. Pour se passer de son père et être plus fort que lui, même s'il en avait encore peur; il se mit à travailler; mais en faisant ce qu'il préférait. Et il commença à cultiver, à sa manière, un morceau de terrain. Pour qu'il guérisse et parce qu'ils craignaient que tout ceci ne fût la conséquence de la bastonnade, ses parents ne lui disaient plus rien. Mais il ne guérissait pas. Dès qu'il apercevait un bâton, il pâlisait et s'éloignait à toute vitesse. Alors on le fit examiner par un médecin, qui ne comprit rien à l'affaire; et rit de Spartaco et de Raffaella. Pourtant quelque chose s'était vraiment produit; en effet Alberto était devenu de plus en plus irritable et ne pouvait plus dormir. Au moment d'aller se coucher, il aurait voulu pouvoir expliquer à son père toutes les motivations qu'il ressentait désormais; mais quand il essayait, il n'arrivait pas à lui parler; et pourtant il aurait souhaité mettre les bras autour de son cou et le serrer contre lui. Il pressentait cependant quelque chose de fâcheux et d'amer dans son destin; et s'en satisfaisait. Alors il dessinait sur la table, de la pointe des doigts, quelques taches d'encre dans lesquelles il croyait reconnaître des cyprès; et ces arbres lui plaisaient parce qu'ils étaient plus sombres que ceux des champs. Ou alors il imaginait qu'une vipère, sortie de la haie du chemin pour se glisser sous son lit, le mordait à la pulpe de la main ou aux doigts de pieds, et qu'il allait mourir en un peu moins d'une demi-heure. En conséquence, il vérifiait tous les recoins avant de se mettre au lit. Une fois, il eut l'impression de tomber, tête en bas, à travers les étoiles. En s'endormant, il pensait intensément à son père, il sortait progressivement une épaule de dessous les couvertures comme pour se rapprocher de lui; il croyait parler mais n'émettait que de petits cris, la bouche close.

Un matin, arrivèrent trois charriots de vin. Il devait vérifier le nombre de litres de chaque tonneau qu'on descendait dans la cave et l'inscrire dans une colonne sur une feuille de papier pour en faire ensuite la somme. Mais il n'y

arrivait pas: il se trompait continuellement. Et il ne se rendit pas compte que son père, qui voulait connaître le total, lui sautait dessus pour le frapper. Il se remit sur pied, étourdi, et tenta de fuir. Mais, à peine bougeait-il que Spartaco, en criant, l'immobilisait debout contre le mur de la maison. Alors il se mit à pleurer. Il voulait fermer les yeux pour ne plus rien voir; parce qu'il n'osait même pas regarder autour de lui. Il craignait même d'être un arbre et non plus un homme; un arbre comme celui qui touchait la maison. Quand Spartaco à la fin le laissa, il put se détacher du mur et alla se cacher dans l'herbe. Mais son père le vit et menaçait de le frapper plus fort. Toutefois sa voix s'était adoucie: Alberto ressentait sa propre douceur dans la voix paternelle. Spartaco lui prit la tête et le regarda au fond des yeux, pensant qu'ils étaient souillés de terre. Puis il lui dit:

— Va te laver à la pompe!

— Mais non, il n'y a rien.

— Cela n'a pas d'importance. Viens: c'est moi qui vais te laver: cela te fera du bien.

Alors Spartaco pompa de l'eau et lui rafraîchit les yeux. Puis il les lui essuya avec son mouchoir. Désormais, le jeune homme se sentait triste et découragé; il n'avait pourtant plus peur d'être un arbre, et il avait l'impression de se sentir grandir, ainsi, à chaque respiration. Il lui semblait, tout d'un coup, devenir adulte; et il se rétablissait donc quelque peu.

Spartaco lui dit:

— Ne reste pas comme ça. Va jouer.

Ces quelques mots suffirent à lui faire oublier ce qui s'était passé. Désormais il ne voulait plus quitter son père; pour qu'il ne le chasse pas et surtout pour qu'il ne lui dise pas de travailler, il essayait de l'aider et de s'en faire aimer. Quand il le voyait partir aux champs, il attendait un peu, puis abandonnait son siège au soleil et le suivait en restant à une certaine distance; jusqu'à en être assez près pour entendre tout ce que l'homme commandait ou expliquait aux paysans.

Un jour, ne le voyant pas sortir rapidement de la cabane, il craignit que son père eût souffert d'un malaise, là dans la paille. Ce n'était plus de la curiosité! Le cœur lui battait bien fort, il en tremblait presque. Il traversa le terrain et ouvrit la porte, pour laisser entrer la lumière. Puis il resta comme interdit sur le seuil: son père caressait le visage de la servante, une grosse

jeunette qui ne réussissait jamais ni à se peigner ni à attacher les lacets de ses souliers. Le désir lui vint de crier et de les frapper tous les deux. Mais il fit demi-tour et alla se rasseoir; il n'avait plus la force de se relever. Le front baissé, il regardait fixement la porte de la cabane; en attendant que son père et Concetta sortent. Après un moment, qui sait combien de temps, Concetta sortit la première, toute rouge, et rentra à la maison; sans même le regarder. Puis Spartaco apparut à l'extérieur, l'air renfrogné et bougon, et se dirigea tout droit vers l'étable. Alberto avait peur. Il aurait voulu montrer à son père qu'il n'avait pas pensé à mal et qu'il l'aimait beaucoup; mais, même alors, il n'eut pas la force de se relever. Et le soir, au repas, on n'aurait rien remarqué, mais Spartaco était un peu pâle. Les jours suivants, il est vrai, le père lui parla moins que d'habitude et ne le voulait plus sur ses talons. Il le lui faisait comprendre en parlant à voix haute avec les autres; et Albert s'en allait tout penaud. Il restait fluet et les paysans disaient qu'il était aussi leste que le chat et qu'il aurait pu sauter lui aussi jusqu'au rebord des fenêtres.

Après quelques semaines cependant, sa mère lui dit que son père avait décidé de le mettre au collège pour étudier l'agriculture; c'était un collège très éloigné dont il n'avait même jamais entendu parler. Après quatre ans, il serait déjà capable de diriger une ferme. Lui, alors, au lieu de répliquer, se sentit tout prêt à obéir. Et même si Spartaco était resté sur ses gardes jusqu'à ce qu'il le voie dans le train, le jeune homme fut presque heureux de partir. Il ne savait même pas si sa mère avait remarqué quelque chose.

Il était sur le point de terminer sa première année de collège, quand le directeur lui dit de retourner immédiatement chez lui parce que son père allait mal et désirait lui parler. Alberto le trouva déjà mort. Concetta aussi portait le deuil et Raffaella lui parlait comme à une de ses filles. Il avait les larmes aux yeux, il éprouvait cependant une grande rancune; et il se demandait comment faire pour se venger. La jeune femme était toujours la même. Lui, par contre, avait grandi d'un quart de mètre; il avait même un peu grossi et il lui était venu quelques poils au dessus des lèvres. Raconter tout à sa mère lui déplaisait; surtout parce qu'il se sentait un désormais un homme et un homme ne doit pas agir de la sorte. Il devait y réfléchir seul. La jeune femme se tenait à distance et semblait plus attristée que lui par la mort de son patron. Cette réserve plaisait à

Alberto; et sa rancune se transformait progressivement en sympathie. C'était une sympathie un peu ambiguë; mais il ne pouvait pas la réfréner. Et Concetta, de plus en plus sûre de ce changement, lui parlait d'une voix toujours moins sévère et plus franche.

Alors, un jour qu'il l'avait vu entrer dans la cabane, exactement comme l'autre fois, il s'assura que sa mère n'était pas à une fenêtre; il s'arrêta devant la porte et l'ouvrit, cette fois avec plus de résolution. La jeune femme, en le voyant entrer, pâlit et s'immobilisa, attendant qu'il dise ce qu'il voulait. Elle était blême et transpirait. Ses tempes s'humectaient comme si la veine de l'œil allait se décolorer et s'emplier d'eau. Concetta avait une jolie bouche et elle était si bonne. Quel mal lui avait-elle fait? Il ressentit comme un déchirement, avec un plaisir soudain: au collège il avait fini par la désirer. Il la fixa longuement et lui dit:

— Pourquoi restes-tu sottement sans rien dire, maintenant?

Elle se retourna d'un coup, pour partir. Mais il la prit dans ses bras et l'embrassa.

Lui aussi, finalement, l'avait embrassée. Lui aussi, quand il était fatigué et avait transpiré pour dompter un cheval, se faisait apporter un verre de vin!